

# Avant-propos

Vie et mort se cristallisent dans le sang. Un sang qui ne cesse de fasciner les humains. La violence de la naissance et celle qu'on retrouve dans la mort sont symbolisées par ce fluide, principe même de la vie. Cette couleur rouge qui est la sienne, à nulle autre pareille, éclatante lumière qui coule dans les veines, attire et révulse à la fois. La seule vue du sang ne jette-t-elle pas dans le désarroi les êtres sensibles ?

Rouge ou bleu ? Mythique couleur bleue, attribut de l'aristocratie, au-dessus du commun mortel au sang rouge. Ne parle-t-on pas d'un cheval pur-sang ? Au nom de la pureté du sang, on a séparé, ségrégué, hiérarchisé les sociétés. Les statuts de pureté de sang sont apparus dans la péninsule Ibérique dès le xv<sup>e</sup> siècle, pour distinguer les bons chrétiens, chrétiens depuis toujours, des autres, chrétiens de relativement fraîche date, convertis ou descendants de convertis au christianisme, d'ascendance juive ou musulmane.

Sang, race, pureté, caste, supériorité, infériorité mobilisés pour ériger le credo des peuples, de ces peuples à qui leur sang et leur race (souvent simples synonymes) les plus « purs » confèrent le « droit » de dominer les « moins purs », les « sang-mêlé ». La qualité du sang de ses ancêtres marquerait ainsi d'une manière indélébile toute une descendance : bon sang ne saurait mentir.

Histoires de sang et mythologies se croisent. Les peuples plongent leurs racines profondes dans ces terroirs qui sont aussi des matrices. Sol et sang se marient pour mieux exclure ceux dont le sang, jamais, n'a jailli

de la terre de la nation moderne, ni n'est jugé digne de l'abreuver. Le sang de l'Autre jamais ne sera aussi bon que celui de l'autochtone...

Le sang se veut aussi marqueur de tempérament. Il y a ceux qui ont le sang chaud et les autres, qui l'ont froid. Comment, pourtant, avoir le sang froid, signe de mort, face à la vie dont la chaleur du sang est le signe ? Mystère. Aux gens du Sud, le sang chaud, à ceux du Nord, le sang froid, à eux seuls, la Raison et la maîtrise de soi. L'émotion, le sentiment, l'irascibilité, l'impétuosité domineraient les gens venus du chaud, des terres ensoleillées. Catégorisation symbolique du clivage entre le Nord et le Sud, entre civilisations avancées au caractère affirmé et les autres voguant au gré de leurs émotions, mais aussi entre l'Occident rationnel et des contrées qui le seraient moins.

Sous le coup de la colère, le sang monte à la tête en un mouvement irrépressible ou il ne fait qu'un tour. Ici, au fond, le sang échappe à notre contrôle, il est notre maître. Il mesure aussi le courage, confère la vertu guerrière, ce qui s'appelle avoir du sang dans les veines. Au contraire, avoir du sang de navet n'est guère un compliment ; c'est le sang des couards. Dans « suer sang et eau », deux principes de vie s'associent, marquant l'extrême effort dans l'accomplissement d'une tâche, probablement celle à laquelle on tient le plus, tâche quasi sacrée. Au nom de cette sacralité, on verse son sang pour la patrie aimée, en guise de don inestimable.

Le sang est magique. Mais aussi cruel. Il exprime la vengeance, la mort brutale, celle qui heurte le corps, en fait craquer l'enveloppe, en fait sourdre la sève. Rappel des limites qui s'imposent à la vie, ou plutôt à l'être immanquablement faible face à la vie et plus encore face à la mort. Faiblesse oui, mais aussi force, le sang versé dans la guerre et dans la lutte démarque le territoire entre héros et vaincus. Source de pouvoir pour l'homme qui se distrait de son inexorable fragilité en faisant couler le sang du plus faible sur le champ de bataille.

Le sang versé de l'homme assassiné « crie » vengeance depuis la terre « qui a ouvert sa bouche pour le recevoir » (Gn 4,10-11). La violence accompagne le sang. Est-ce en raison de sa couleur ? On met bien à feu et à sang comme si la rougeur des deux suffisait à résumer l'apocalyptique destruction. Mais c'est aussi le même sang qui purifie l'affront, lave l'humiliation. Le sang, emblème par excellence de l'ambiguïté.

Le sang tabou, aussi. Interdit de consommation dans certaines cultures, telle la culture juive, le sang trace la frontière du licite et de l'illicite, du « civilisé » et du « barbare ». D'où vient l'insistance sur cette prohibition ? Est-ce pour se démarquer du passé païen ou de l'avenir chrétien ? Le sang de Jésus, ritualisé, n'est-il pas devenu le vin de l'eucharistie ? « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi », dit l'Évangile de Jean.

Et pourquoi cette récurrente calomnie de meurtre rituel lancée contre les Juifs, dès l'Antiquité ? Pourquoi les soupçonner ainsi de se servir du sang de l'Autre, alors même que l'interdiction de l'homicide et du sacrifice humain est au fondement du judaïsme ? La calomnie, pièce centrale de l'antijudaïsme médiéval, traverse pourtant bel et bien le monde chrétien, avec insistance, jusqu'à l'époque contemporaine. Les Juifs auraient besoin du sang d'un enfant chrétien, être innocent, duplication de Jésus, pour fabriquer le pain azyme mangé pendant la période de la Pâque. Ils attribueraient au sang chrétien des vertus aphrodisiaques et médicinales ; ils y auraient recours pour soulager la blessure de la circoncision et pour se prémunir contre la menstruation, dont les hommes juifs autant que leurs épouses auraient été affectés. Ils profaneraient des hosties consacrées, symboles du corps du Christ, leur infligeant des supplices éventuellement susceptibles de les faire saigner.

Parodie sanglante du sacrifice eucharistique ou re-mise en scène de la crucifixion de Jésus ? Meurtre rituel et profanation d'hostie répéteraient la « profanation » du corps de Jésus dans la crucifixion, appelant et justifiant l'antique hostilité à un peuple réputé déicide, qui se serait écrié : « Sur nous son sang, et sur nos enfants ! » (Mt 17,26). À moins que l'accusation ne soit que l'image renversée du rapport chrétien au sang, puisque les chrétiens, eux boivent effectivement le sang du Christ, même d'une manière allégorique, et le moyen d'annuler l'impossible « transgression » que cette ingestion constitue.

Quel peuple n'entretient pas des relations complexes avec le sang ? Les Juifs ni plus ni moins que d'autres. Horreur du sang sans cesse martelée. Toute trace de sang doit être effacée, comme si toute trace de sang souillait, souillait le judaïsme. Celui de l'animal pur et rituellement abattu ne peut être consommé. L'animal égorgé est vidé de son sang, lequel est recouvert de poussière (Lv 17,12-13 et Dt 12,16.23-25). Sa chair est

ensuite salée et lavée ; ainsi nettoyée de tout vestige de sang, elle devient comestible. Aucune infraction à cette règle n'est possible. Le sang qui s'écoule de la femme non fécondée au moment de ses règles la met en état d'impureté rituelle. Et son époux ne l'approchera pas.

Mais le sang est-il seulement interdit ? Si Dieu ne « boit pas le sang des béliers » (Ps 50,13) et s'il ne se réjouit pas du spectacle des païens se tailladant le corps (1er 18 et Dt 14,1), le sang n'en était pas moins investi d'une valeur propitiatoire dans le culte sacrificiel biblique, jusqu'à sa disparition définitive avec la destruction du second Temple en l'an 70. C'est le sang de l'agneau pascal qui protège le peuple d'Israël de la mort qui frappe les premiers-nés d'Égypte dans l'Exode (12,12-13). Sang aux vertus expiatoire, consécatoire ou purificateur. C'est dans le sang de la circoncision que l'Alliance du peuple juif avec Dieu est scellée.

Le sang, un des enjeux de la rivalité entre deux traditions monothéistes, la sœur aînée et la sœur cadette. Un enjeu aussi entre l'homme et la femme, dont le sang donne la vie et perpétue l'humanité. Multiples sont les lectures du sang, lectures que les siècles, au gré d'imaginaires jamais à court, n'ont cessé de renouveler.

Le remarquable ouvrage de David Biale en suit les circonvolutions et les circulations complexes entre Juifs et chrétiens, avec érudition, avec distanciation, et sans s'effrayer de leur polysémie. Il ne cède pas pour autant lui-même à la fascination du sang. Il cherche seulement à en apprécier tout le poids symbolique, à démêler tout un écheveau de tensions et de préjugés. *Le sang et la foi*, le titre annonce l'ampleur de l'investigation. Le risque est résolument pris de se saisir d'un même mouvement de l'un et de l'autre ensemble. L'histoire humaine regorge de ce sang répandu au nom de la foi, foi des communautés religieuses mais aussi foi des nations.

On a beau savoir aujourd'hui que c'est l'ADN et non le sang qui transmet les informations génétiques, c'est le sang, toujours, qui hante nos esprits. D. Biale remonte à l'archéologie même de cet imaginaire en monde juif. De temps immémoriaux jusqu'à nos jours, il nous fait entendre la question, inlassablement reposée, de l'origine des Juifs. Origine historiquement complexe, multiple, contradictoire, qui dément l'idée d'une race juive. Il écrit : « En l'absence de religion commune, y a-t-il un marqueur ethnique ou biologique qui les lie ? En quel sens, à supposer qu'il

y en ait un, peut-on parler d'une communauté de sang ? » Ce dernier concept fera pourtant aussi son chemin en monde juif, lorsque la religion cessera d'être le ciment rassembleur, et on le retrouvera dans les cercles sionistes, qui, sur ce point, se développera en consonance avec les courants de pensée dominants de l'époque.

Les nationalismes exclusivistes de l'Europe contemporaine, quant à eux, fondés sur le supposé lien de sang, ont craint le métissage, le sang « impur » des races « subalternes », déshumanisées, menaçant de contaminer les races au sang « pur ». Biologisation qui relève d'abord d'une construction idéologique, sociale et culturelle, et qui a mené jusqu'à l'extermination systématique de six millions de Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Quand nos identités hybrides se font et se défont dans des frontières mouvantes et dans des espaces de plus en plus globalisés et virtuels, quelle est la vraie place du sang dans les mémoires collectives d'aujourd'hui ? Une superstition surannée ? Ou beaucoup plus que cela ?

*Esther Benbassa*

New York, octobre 2008